**Radio‌ ‌Tangun‌ ‌-‌ ‌Épisode‌ 18 - La fabrique des artistes en Corée du Nord. Rencontre avec Koen De Ceuster**

****

**‌**

*[Musique‌ ‌d’introduction]‌*

**Bryan :** Bonjour à tous ! et bienvenue sur Radio Tangun, le podcast décomplexé qui débat, s’interroge, pense et décrypte les Corées. Ici on parlera autant du Nord que du Sud. On abordera l’actualité comme l’histoire ancienne. Le tout, loin des idées reçues et hors des sentiers battus. Et ici, comme en Corée, on préfère toujours quand c’est piquant.

*[Musique‌ ‌d’introduction]‌*

**Manon :** Au nom de Bryan et moi ainsi que l’ensemble de l’équipe de la Revue Tangun, nous vous souhaitons, avec un peu de retard, je l’avoue, une très belle année 2022 ! Nous sommes sincèrement désolés pour cette petite absence de deux mois. Le retour de Corée du Sud a été compliqué, nous avons dû très vite nous mettre au travail et avons préféré prendre un peu de temps pour nous reposer avant de vous retrouver pour de nouveaux épisodes. Je rappelle d’ailleurs que si des thèmes ou des sujets vous intéressent, vous êtes toujours libres de nous écrire ou de nous interpeller sur nos réseaux sociaux pour nous faire part de vos idées.

Je vous préviens, l’épisode d’aujourd’hui risque de vous passionner ! Nous sommes très fiers et très honorés avec Bryan de commencer 2022 avec notre invité du jour : Koen De Ceuster.

*[Musique de transition]*

**Bryan :** Bonjour Koen !

**Manon :** Bonjour Koen !

**Koen :** Bonjour !

**Manon :** Merci Koen d’avoir accepté notre invitation ! Nous avons beaucoup de chance de pouvoir enregistrer cet épisode car, pour nos auditeurs et auditrices qui ne vous connaissent pas, vous êtes maître de conférences à l’Université de Leiden aux Pays-Bas. Vous venez de donner une série de conférences à l’EHESS, ce qui explique pourquoi vous êtes à Paris aujourd'hui, avec nous. Alors, avant de commencer, je me permets de vous présenter rapidement : vous êtes historien de formation, votre thèse de doctorat s’est intéressée à la biographie d’un nationaliste culturel coréen qui a fini par collaborer avec le pouvoir colonial japonais, mais vos domaines d'expertise se sont élargis au fil de votre carrière. On vous connaît pour vos travaux sur l’histoire socio-culturelle nord-coréenne sur la théorie et la pratique de l’art en Corée du Nord. C’est d’ailleurs précisément de ces sujets que nous allons traiter aujourd’hui. Mais avant cela, pourriez-vous nous raconter votre première rencontre avec l’art nord-coréen ?

**Koen :** Ma première rencontre c'était à mon bureau à Leiden, où j’ai reçu un mail d’une galerie d’art qui me demandait de regarder une collection de peintures d’huile et de posters peints à la main. Ils ne savaient pas trop bien quoi en penser, et donc ils m’ont demandé de donner mon opinion d’expert. Mais je n’étais pas du tout expert, c’était la première fois pour moi aussi de voir une collection pareille. Je leur ai répondu ‘je ne sais pas vous dire quelque chose sur la qualité de la collection, mais au moins que le volume, tel qu’il est présenté, je ne l’ai jamais vu dans l’Ouest. De ce point de vue là, ça mérite une exposition. Ils ont apparemment bien écouté puisqu’ils ont fait l’exposition, et ils sont revenus vers moi pour l’encadrer. J’ai commencé à regarder ce qu’il y avait dans notre bibliothèque à Leiden, parce que sur internet en 2004 il n’y avait pas tellement de choses, on avait facilement lu tout ce qu’il y avait à lire, surtout sur la Corée du Nord. J’ai fait un petit encadrement, mais ça a piqué mon intérêt. De plus, le hasard fait que l’année suivante, il y a une réalisatrice belge - on peut peut-être préciser que je suis belge, donc les Belges savent encore me trouver au Pays-Bas *[rires]* - une réalisatrice belge est venue me voir pour me proposer de venir avec elle en Corée du Nord, pour participer au festival du film à Pyongyang, parce qu’elle avait l’intention de faire un documentaire. Pour le contexte, c’était peu après le deuxième documentaire de Dan Gordon et Nick Bonner, *State of Mind* sur les deux fillettes gymnastes, et la réalisatrice belge connaissait Dan Gordon et Nick Bonner, et elle avait tellement aimé leur histoire qu’elle voulait essayer quelque chose de pareil. Elle venait vers moi parce qu’elle avait l’impression que je connaissais beaucoup de choses sur la Corée du Nord, et que je pourrais l’aider sur le terrain pour entamer les négociations, et de l’aider à lire ce qu’il se passait. Forcément moi j’étais ravi, qui ne rêve pas d’aller en Corée du Nord, et avant j’avais pas pensé que ça serait possible, donc j’ai tout de suite dit oui. Heureusement j’ai eu la possibilité pendant ce séjour de visiter le musée d’art. Et j’ai constaté que la collection qui m’avait été présentée aux Pays-Bas, n’était qu’une toute petite partie de l'œuvre d’art qui se fait en Corée du Nord. Je me suis rendu compte qu’il y avait un monde à découvrir, un art qui mérite d’être vu. Donc j’ai commencé à collecter les livres que je pouvais, j’essayais de comprendre un peu plus l’art en Corée du Nord. La collection que j’avais vu c’était surtout des peintures idéologiques - en coréen on dit *chuch’e* (주체) - moi je traduis par peinture thématique, mais donc un contenu plutôt idéologique. Et ce que j’ai vu dans le musée d’art c’était beaucoup plus diverse ! Il y avait des paysages, des natures mortes… aussi dans différents styles. C’est là que j’ai découvert le *chosŏnhwa* (조선화), la peinture d’encre sur papier, qui n’était pas dans la collection présentée aux Pays-Bas, mais qui était d’autant plus intéressant et stupéfiant. Donc là mon intérêt a été piqué, et avec la réalisatrice on est repartis en 2005, pour préparer l’enregistrement, d’aller rencontrer des personnes… Parce qu’on avait décidé de faire quelque chose sur les artistes nord-coréens. Dès le premier séjour, on discutait d’un sujet intéressant. Il y avait une troisième personne dans notre délégation belge, un journaliste, qui s’intéressait à la Guerre de Corée. Il travaillait beaucoup avec des vétérans en Belgique. Moi je me suis rendu compte que travailler sur la Guerre de Corée en Corée du Nord ça ne donnait pas beaucoup, parce qu’il n’y a qu’un seul discours. Les vétérans belges racontaient leur histoire individuellement, mais en Corée du Nord ça n’aurait pas été si facile que ça. En tout cas à ce moment-là je n’envisageais pas ça possible. Aujourd’hui je pense qu’il y aurait un espace pour un récit individuel, mais ça resterait bien cadré. D’autant plus que lui voulait le faire aussi avec des vétérans sud-coréens, et pour les nord-coréens c’est pas facile. Donc on a discuté, et j’ai proposé pourquoi pas faire quelque chose sur les artistes. Il y a cette tension qui est très intéressante entre ce que nous on croit savoir sur la Corée du Nord, c’est à dire un Etat totalitaire, et que pour vous ça veut dire : un contrôle total qui s’impose, et qui fait qu’il n’y a pas de liberté - ou ce que nous on comprend comme liberté - pour les individus. Et ce qu’on voit comme image d’un artiste, qui est l’individu le plus libre possible, il se met en marge de la société. Donc je voulais travailler sur cette tension à travers des rencontres avec des artistes. Quand on voit la qualité de l’art, ce sont des gens passionnés. Qui sont ces gens ? Quels sont leurs motifs ? Écouter leur histoire individuelle, et la prendre en contraste par rapport à ce que nous on entend par système totalitaire. Et donc de faire bouger les deux pôles. En 2005 quand on y est retourné pour le repérage, j’ai eu mes premières rencontre avec des artistes, c’était fascinant. Ici c’est le moment de rencontrer des histoires et anecdotes non ?

**Manon :** Totalement.

**Koen :** Je me rappelle quand on était dans le *Songhwa Misulwŏn*  (송화 미술원), galerie que je décris souvent comme le *Buena Vista Social Club [rires]* des artistes nord-coréens. On dit que c'est un studio créé par Kim Jong-il pour les artistes retraités. Un endroit où ils pouvaient se rencontrer et travailler. C’était l’épouse de Mun Hwa Ch’un (문화춘), l’un des grands maîtres de la peinture nord-coréenne, qui nous a accueilli. Elle nous racontait en face d’une oeuvre de son mari, elle nous racontait l’histoire de cette peinture, quand en été ils partent avec leur sac à dos, prendre le bus pour aller vers une île, je ne me rappelle plus quelle côte, pour y passer quelques jours en camping, pour faire des *sketchs*. Et ce qu’elle ajoutait, c’était qu’elle faisait la cuisine, et le plus dur était quand tous ces vieillards partaient le matin, pour trouver leur endroit pour faire leurs *sketchs*, quand à midi il fallait les faire rentrer pour le déjeuner, ça c’était le plus dur. Et donc je me suis dis, c’est ce qu’on doit faire. Le documentaire ce sera ça, les suivres. Évidemment c’était dur de convaincre les Nord-Coréens, et le directeur qu’on avait n’y croyait pas. On avait l’intention de faire un documentaire de 90 minutes, et avec la Corée du Nord, tu sais jamais en avance ce qui va arriver. Tu peux demander n’importe quoi à l’avance, mais c’est une fois que tu arrives qu’on te dis ce qu’on va faire. En plus on sait jamais en avance quand ils vont partir faire des excursions, c’est pas parce qu’on arrive qu’ils le font, et puis les Coréens peuvent te contacter en disant “d’ici deux jours ils vont partir, venez vite”, ça ne marche pas non plus. Il y avait des questions pratiques, et côté financement aussi on a pas pu trouver les financements pour réaliser le documentaire. Mais en fin de compte, cette problématique ne m’a jamais quitté. Je trouvais ça très intéressant d’aller au-delà des peintures, d’aller à l'encontre des peintres et d’essayer de comprendre ce qui les motive, qui sont ces gens, ces individus. J’ai eu de la chance, j’ai finalement en 2018 eu la possibilité pendant 6 semaines de travailler intensément de travailler avec un nombre d’artistes nord-coréens. C’était fascinant.

**Manon :** En Corée du Nord ?

**Koen :** En Corée du Nord.

**Bryan :** Donc là vous vous êtes rendu compte qu’un terrain vraiment approfondi sur ces questions là était possible, et une fois que votre intérêt avait été largement suscité pour cette thématique, lorsqu’après vous êtes revenus en Europe, quelle à été votre *backup* du terrain ? Comment avez-vous réapproché votre questionnement sur la Corée du Nord ou sur les Corées de façon générale ? Souvent le voyage en Corée du Nord, une fois qu’on en revient, on est un peu transformé lorsqu’on fait des recherches sur la Corée. Est-ce que vous il y a eu réellement une transformation ? Est-ce que ça a répondu à des questions que vous aviez au fond de vous ? Quel à été ce retour ? Comment ça s’est passé ? Est-ce que ça a été stimulant ou au contraire est-ce que vous vous êtes enfermé dans un mutisme pendant quelque temps ? Après tous ces voyages il y a forcément une évolution.

**Koen :** Absolument. Le premier voyage c’était… Même si j’étais toujours critique - comme je le suis toujours et partout - des lectures de la Corée du Nord, je me méfiais de tous les clichés sur la Corée du Nord, pendant mon premier séjour, ça cochait tous les clichés. Chaque fois qu’il se passait quelque chose, je me rendais compte que c’était le cliché que je voyais d’abord. Pendant la première visite, j’avais cette constante bataille intérieure entre les clichés qui voulaient s’imposer, et le fait que je voyais qu’il y avait quand même plus que seulement les clichés. Mais c’était difficile d’écarter ces clichés. La deuxième était très vite différente. N’oublions pas que la première visite c’était pendant le festival du film de Pyongyang, c’est très encadré et il y a très peu d’espace dévié du programme. On se sent très encloisonné. Deuxième visite : tout à fait le contraire. Comme c’était pour le repérage, on avait quelqu’un, l’entité responsable pour l’importation et l’exportation d’un film et aussi de production d’un film. On avait une dame qui était avec nous et son collègue, qui nous accompagnaient tout le temps, on avait des discussions avec elles sur les possibilités, et au fur et à mesure qu’on passait du temps et qu’on peaufinait ce qu’on voulait faire, notre programme changeait. On a vraiment fait une évolution, il y a des jours on se disait ‘pourquoi on essaye pas de faire ça ?’ Et la conclusion c’était que c’était toujours pas ça. Et en fait le dernier jour, ce que j’ai raconté à *Misulwŏn*, on est allé visiter, c’était le moment où on s’est dit voilà, ça y est c’est ça. La collègue nord-coréenne aussi avait un grand sourire, elle disait ‘c’est ça’. L’expérience était différente, beaucoup plus ouverte, de mon côté aussi certainement. Et puis d’avoir la possibilité d’avoir des conversations avec des gens autres que les guides. Parce que les guides ont beaucoup d’expériences et donc, se méfient parfois des questions. Pour le deuxième voyage c’était la première fois qu’on travaillait avec ces collègues, et même si on s’entendait bien, il y avait toujours une certaine réserve. Mais une fois qu’on va au-delà des guides, et qu’on parle avec des gens qui n’ont pas l’expérience de parler avec des étrangers, c’est très direct, c’est très ouvert. D’autant plus que la première fois, je ne sais pas pourquoi, on m'avait conseillé de ne pas parler coréen, et de ne pas dire que je parlais coréen. Je me sentais extrêmement mal à l’aise, et en revenant je me suis dit jamais plus ça. Je ne voulais pas mentir. Et en 2005 je n’ai pas parlé beaucoup parce que je ne me sentais pas à l’aise - mon accent est un accent sud-coréen bien sûr - mais on avait fait savoir à mes interlocuteurs que je comprenais le coréen. Et donc lors d’un déjeuner on commence à en parler, on me demande si je comprends le coréen, j’ai commencé à expliquer que j’avais préféré ne pas parler coréen à cause de mon accent sud-coréen. Les guides posent des questions, mais c’est rare qu’ils poursuivent leur question. Donc ils posent une question, ils ont la réponse et ils reviennent le lendemain avec la question suivante. Donc une fois que j’ai compris ça j’ai demandé ‘vous avez certainement d’autres questions là ? Donc j’ai commencé à raconter mon histoire, une vraie histoire. J’ai fait mes études en Corée du Sud de 86 à 90, j’ai vécu la démocratisation, l’un des premiers voyages que j’ai fait dans le pays c’était pour aller à Gwangju, au cimetière des victimes des émeutes de la révolte de Gwangju. La raison pour laquelle je suis allé à Gwangju, c’était que j’avais conscience en 86, que je me trouvais dans une dictature, et c’était pour montrer ma solidarité. Et en Corée du Nord c’est pareil, quand je cherche le contact avec les artistes, c’est pour rencontrer des individus. Je peux vous dire - ce sont des choses que je dis jamais en public en fait - j’ai travaillé en 2018 avec des artistes de Mansudae, mais je n'ai pas voulu traiter avec Mansudae.

**Manon :** Pour rappeler à nos auditeurs et auditrices, c’est un grand studio d’Arts.

**Koen :** Le studio d’Arts de Mansudae, c’est une sorte de campus où les grands artistes de Pyongyang se retrouvent. C’est un campus bien équipé, il y a un spa pour les artistes, des magasins, des restaurants, une bibliothèque…

**Bryan :** Une ville dans la ville.

**Manon :** Un véritable campus, comme nous on pourrait l’entendre.

**Koen :** Mais c’est pas surprenant, il ne faut pas sous-estimer le rôle de l’art. Les grands artistes, disons 1000 artistes qui travaillent et puis 3000 artisans, qui sont un support des grands artistes créateurs. J’avais déjà eu des rencontres avec des gens de la gestion de Mansudae. Ce sont des gens qui ont un intérêt à gagner de l’argent. Ce n'était pas mon intérêt, moi j’avais un intérêt pour les artistes. Pour eux la recherche c’est pas intéressant, ça ne rapporte pas. Mais comme je travaillais avec le comité pour les relations avec l’étranger, c’est aussi un comité avec un pouvoir considérable, je travaillais à travers eux pour travailler avec un nombre de peintre que j’avais identifié moi même, je savais avec qui je voulais travailler. j’avais donné une liste de noms, le comité est allé vers Mansudae, et à dit que c’était non. Avant d’arriver je savais déjà qu’ils ne seraient pas là, même si ça n’était qu’en arrivant que j’ai su avec qui j’allais travailler. Je suis parti en 2017 pour rencontrer tous ces artistes et leur demander leur accord pour participer au projet. Donc je les avais vu en 2017 pour préparer la visite de 2018. Première rencontre à Mansudae, il y avait quelqu’un de la gestion qui était là, mais une fois parti on était avec les artistes, un setting très informel donc ils n’étaient pas très à l’aise. Mais après on les a vu dans leur studio, et c’était tout à fait différent. D’autant plus que j’avais demandé à les voir en dehors de leur studio, et donc on a passé du temps avec les artistes en ville, dans les parcs, ils faisaient des sketchs, on y passait la journée, on prenait le picnic… A la fin, on voyait des sketchs, et ils nous expliquaient, et je comprenais tout de suite pourquoi tel artiste avait fait un sketch pareil, et pourquoi un autre l’avait fait autrement. C’était logique, en quelque semaines j’avais compris leur personnalité, leur approche de l’art, les choix qu’ils faisaient. C’était le but.

**Manon :** Ce qui est hyper intéressant dans ce que vous dites, dans votre approche au terrain - et je pense qu’avec Bryan on se reconnaît beaucoup, même s’y on a pas passé autant de temps sur nos terrains - on se rend compte à quel point le temps passé sur nos terrains, en l'occurrence en Corée du Nord, et le fait de parler coréen avec nos interlocuteurs sur place, change tout. Parfois on a du mal, surtout en Corée du Nord. Quand des gens vont faire 10 jours de voyage organisé en Corée du Nord, les gens reviennent, et combien de livres sont sortis sur des gens qui sont parti 10 jours ou moins en Corée du Nord, ne parlant pas coréen, nous expliquant la Corée du Nord en disant ‘c’est comme ça que ça se passe’. En réalité nous quand on y va c’est pas vraiment ce qu’on voit, et la façon dont vous raconter ça, ça nous rassure dans le fait qu’aller sur le terrain pendant longtemps, rencontrer des gens et parler coréen change tout. Ça change la façon dont on produit, les relations construisent. Au Nord comme au Sud, les relations sont une clé énorme pour ramener ce dont on a besoin de nos terrains, et là on le voit bien. Vous vous êtes bridé un peu au début, et dès lors que vous avez parlé coréen des portes se sont ouvertes, vous avez pu construire une relation de confiance avec les artistes et les encadrants, et avec Bryan on se reconnaît beaucoup dans l’approche que vous avez de votre terrain.

**Koen :** J’aimerais ajouter, parler coréen c’est très important parce que ça permet un dialogue direct. Les guides ne sont pas des interprètes. Leurs traductions ne sont jamais correctes, ce sont des abréviations, et ils se retrouvent avec des gens - comme les artistes - et un milieu qu’ils ne connaissent pas, donc leur traductions ne sont pas bonnes parce qu’ils ne comprennent pas eux-mêmes. Mais il y a une deuxième chose très importante, c’est pas seulement parler coréen, il faut aussi un regard ouvert et un retour critique sur sa propre position. Il faut se remettre en question tout le temps, et accepter que ce que tes interlocuteurs te disent est une vérité. Ils parlent vrai. Essayer de comprendre pourquoi ils disent ce qu’ils disent, et ne pas imposer une interprétation facile. Cette position critique envers soi-même, elle ne peut venir que d’une bonne préparation. Le fait que ce n’est pas un voyage, mais une succession de voyages, qui fait qu’on approfondi tout le temps ses connaissances. Je n’ai pas répondu tout à l’heure à la question sur le retour. Moi en 2018 je revenais et je me disais ‘mais comment je vais raconter ça’.

**Manon :** On a la même problématique avec nos terrains. Comment on va verbaliser et expliquer ce qu’on a vécu.

**Bryan :** Pour faire un retour un peu personnel, mon premier voyage en Corée du Nord, quand je suis rentré, pendant 6 mois je n’ai rien raconté. Je n’ai pas parlé. On était 12 étudiants français, on parlait entre nous. Je crois que la seule personne avec qui nous avions réussi à avoir un échange et qui allait comprendre de quoi nous parlions c’était Philippe Pons qui était grand reporter au Monde, et qui avait fait plusieurs voyages en Corée du Nord. Mais après ça, pendant 6 mois, je n’ai pas trouvé les mots, la matérialité verbale de pouvoir mettre quelque chose sur ce que j’avais vu. Vont-ils comprendre, et moi est-ce que je vais pouvoir me qualifier ce qu’il s’est passé. Aujourd’hui heureusement ça va mieux, je me soigne aux études coréennes. Pour revenir sur la question de la langue, quand vous avez dit que le traitement de la traduction par les interprètes en coréen. Je pense que la plupart des occidentaux qui vont en Corée du Nord ont une base langagière sud-coréenne, et la différence de vocabulaire, les mots choisis pour qualifier leur travail, les objets qu’ils utilisent, la façon dont ils se définissent… Ce sont des matériaux précisés, et l’anglais ne peut pas y palier. Et même la traduction… Je me souviens d’avoir passé des moments… Les guides voulaient qu’on passe par eux pour interviewer les moines ou les artistes, et c’était drôle parce qu’au bout d’un moment je leur disais mais non ! Là vous n’êtes pas précis sur le terme, c’est pas ça que je veux dire ! Poussez-vous je vais parler en coréen ! Même le moine disait “Le Français à raison, vous avez très mal utilisé le mot camarade…” c’était très drôle. On voit qu’on a les mêmes problématiques sur un terrain en Corée du Nord, qui revient chez tout le monde.

**Koen :** L’histoire que tu racontes sur les interprètes qui n’interprètent pas si bien que ça… A la fin nos partenaires, nos guides, nous disaient ‘j’ai tellement appris’. Ils se mettaient à l’écart, ils n’intervenaient plus, ou alors pour participer à la conversation. J’avais un nombre de questions assez standard, et il y a eu des moments où ils ont fait l’introduction et ont posé les premières questions ! Ils participaient activement dans la recherche, tout en coréen évidemment. Il y a eu aussi des moment où ils se mettaient à l’écart.

**Bryan :** Je l’ai vu lors de mon deuxième voyage avec les guides, c’était d’autant plus intense pendant mon premier voyage de groupe. Comme on était à l’université avec des étudiants coréens du département de français de Kim Il Sung, c’était intéressant parce qu'ils avaient une curiosité des différences culturelles et autres. Je me souviens de ma camarade, la première semaine on parlait, on discutait, ça allait. Au bout de la deuxième semaine elle m’a dit ‘j’ai toujours mon carnet avec moi, parce que je sais chaque jour il va y avoir des nouveaux mots, des nouvelles façons de traduire, des nouvelles tournures de phrase…’. A un moment elle avait compris que par exemple dans les musées je pouvais interagir directement avec les guides, et parfois c’était elle qui revenait vers moi en me demandant ‘en français tu l’aurais traduit comment ça’. Et j’ai appris que des années après qu’elle était devenue une grande interprète pour les autorités. Je l’ai revue - il y a cette légende comme quoi on ne peut pas revoir les Nord-Coréens lors des voyages suivants - moi j’ai toujours vu mes camarades coréens à chaque voyage en Corée du Nord, et elle me disait ‘j’ai décollé après ton premier voyage, et aujourd’hui si j’en suis là c’est parce que tu me criais dessus, il y a des mots qui sont restés. Les erreurs que je faisais pendant le premier voyage je ne les fait plus parce qut tout le monde s’était moqué de moi’. C’était intéressant de voir comment elle avait entretenu ce souvenir de la pratique de la langue, et ça montre aussi l'intérêt des échanges. Nous, en tant que coréanologues on apprend énormément d’eux, et eux apprennent de nous. C’est un peu le sens de la question que je vais vous poser : d’un point de vue éthique, beaucoup dans les sciences sociales en France aiment à dire qu’il faut garder une certaine froideur et distance avec le terrain. J’ai lu vos derniers travaux, où au contraire on sent une proximité, ou au moins vous revendiquez presque cette attache avec le terrain. C'est quelque chose qui peut facilement être reproché aux chercheurs. Quand je dis qu’il y a des professeurs avec qui je suis très proches, avec qui j’ai créé des liens personnels, parce que dans le milieu bouddhique il faut créer parce que c’est un milieu fermé, quand je dis qu'en Corée du Nord les gens qui m’ont le plus apporté c’était des gens avec qui j’avais des rapports personnels… La Corée du Nord ça me bouleverse, et si ça ne bouleversait pas je ne travaillerais pas dessus. Je ne travaille pas sur le Portugal ou le Mozambique, déjà parce que je n’y suis pas allé, mais parce que je ne suis pas sûr d’avoir de l’affect. Vous, quelle est votre position sur le terrain, sur l’affect, sur l’accroche au terrain ? Quelle est votre réponse aux possibles critiques qu’on peut faire sur votre proximité avec votre terrain et vos matériaux ?

**Koen :** Merci pour cette question, elle est importante. Je crois qu’il faut s’investir dans son terrain, et prétendre qu’on est au-dessus du terrain, qu’on peut prendre une position objective, c’est une position de pouvoir qui est inappropriée. Je ne parle pas sur mes sujets, pour mes sujets, je parle avec mes sujets. C’est très important pour moi, c’est en effet une question d’éthique. ça renvoie à la question d’avant, il faut faire sa propre critique, et donc c’est impossible d’avoir une position objective, une fois qu’on fait ce retour vers soi même. Deux choses importantes : approfondir ses connaissances sur la méthodologie et la théorie, comment est-ce qu’on est en train de lire le terrain, et deuxièmement, comment est-ce que les Nord-Coréens écrivent-eux mêmes sur ce qu’ils font. Donc lire ce que la Corée du Nord produit sur l’art est extrêmement important. Il y a BG Muhn qui a publié sur le *chosŏnhwa*, il approche du point de vue de l’art occidental, et il fait ses comparaisons, même s’il dit que le *chosŏnhwa* est unique, et puis il ne dit rien sur le *chosŏnhwa* même, mais il fait ses analyses de peintures en faisant des références à des grands chef d’oeuvres occidentaux. ça n’a pas de sens.

**Bryan :** Pour contextualiser, BG Muhn c’est un chercheur qui travaille sur l’art contemporain nord-coréen, est qui est aux États-Unis à l’université George Stone. Il a organisé ce qu’il interprète comme la première grande exposition de peinture nord-coréenne aux États-Unis. C’est quelqu’un qu’il est très connu dans le milieu, et on est sur une analyse assez critique parce que c’est quelqu’un qui se revendique de ne pas lire les travaux qui sont produits en Corée du Nord sur la peinture nord-coréenne. Mes directeurs de recherches - j’ai une directrice en japonais et un directeur en coréen - ils me disent « n’oubliez pas Bryan, les recherches sur votre terrain se font d’abord dans vos terrains, par les gens qui vivent dans les pays que vous étudiez, et dans ces langues là ». C’est comme les tomates : les tomates hors sol ça n’a pas de saveur, et bien les sciences sociales hors sol ça n’a aucun intérêt non plus. Je pense que ce que vous soulevez sur ce chercheur est fondamental.

**Koen :** En même temps, aller vers sont terrain sans être bien préparé ça n’a pas de sens non plus. C’est ce qu’on voit trop souvent, les visiteurs qui visitent la Corée du Nord et qui en revenant écrivent leur livre, ça n’a pas d’intérêt. La même chose pour les journalistes souvent, ils sont souvent mal préparés, et donc ils reviennent avec une répétition de tous les clichés sans rien ajouter. Donc il faut bien connaître son terrain, à travers ce qu’ils disent eux même sur le sujet, et y arriver bien préparé méthodologiquement et théoriquement, et de n,e pas traiter la Corée du Nord comme quelque chose qui est différent, mais comme un terrain qui se laisse analyser comme n’importe quel terrain. Et donc de ne pas imposer des lectures normatives, de le lire d’une position neutre. Ce que Roland Blaich appelle *the suspention of judgement*, la suspension du jugement. C’est très important dans le cadre de la Corée du Nord, parce qu’on est entouré de beaucoup d’opinions mais très peu de connaissances.

**Manon :** Souvent surtout, analyser les mêmes prismes. C'est-à-dire les totems : le régime, la dictature, les questions sur le nucléaire, les droits de l'homme… Tout en invisibilisant les autres sujets qui sont tout aussi importants, et vos sujets de recherche sur les artistes, sur la fabrique d’un artiste, et la pratique de l’art en Corée du Nord le souligne bien : on peut étudier des sujets **autres** - je dis pas que vous omettez la partie politique - mais une fois qu’on a dit que c’était un état totalitaire, que c’était une dictature, on a le contexte, on peut aller au-delà de ces choses là.

**Koen :** Le problème c’est que trop souvent on dit que c’est un état totalitaire, mais on essaye pas de dire ce que ça veut dire

**Bryan :** Si on prend Anna Arendt, ça va être compliqué de définir la Corée du Nord… Ce qualificatif totalitaire me pose problème.

**Koen :** Et donc il faut aller au-delà du terme, et le définir. En partie, si je fais ce que je fais c’est d’essayer de comprendre ce que ça veut dire de regarder la Corée du Nord de l’intérieur. Les approches sont souvent de l’extérieur, on voit le dôme du régime qui s’impose sur le pays, mais on ne se pose pas assez la question de ce que ça fait sur cette société là. Comment est-ce qu’une société fonctionne dans ce régime là. Pour moi la porte sur une réponse à cette question c’est les artistes, comprendre le monde de l’art, et de voir comment les liens entre leur pratique et la propagande, comment ça fonctionne. Par exemple quand je recherche sud-coréennes sur l’art Nord-coréen, je constate qu’évidemment ils lisent les mêmes journaux, livres et magasines que moi, mais ils manquent l’accès au terrain, et donc ne se rendent pas compte que ce qu’ils lisent dans les traités théoriques, c’est une théorie, pas une pratique. La théorie ça impose un certain niveau, les artistes connaissent la théorie, et ils aspirent à réaliser la théorie, mais n’y arrivent pas forcément. La pratique est beaucoup plus flexible que la théorie. C’est ce qu’il manque souvent, c’est ce que je vois quand je lis les travaux de la plupart de mes collègues sud-coréens, c’est un manque sérieux.

**Bryan :** Et donc, pour aller maintenant plus dans le dur du sujet, votre première approche de la Corée du Nord était donc à travers ses tableaux, à travers ses images. On en a parlé très rapidement, à un moment vous nous avez parlé de la propagande, question très bête : pourquoi on fait de l’art en Corée du Nord ? Quel est le but de cette production artistique ? Beaucoup en France ou en Europe, ou au-delà de l’Europe, auraient une idée de : on va produire de l’art à des fins de propagande pour exporter ces énormes statues de Mansudae. Moi je me souviens quand j’avais visité Mansudae il y avait ces énormes statues. Quel est le but ? Je parle uniquement des artistes professionnels pour le coup, on reviendra après sur les différentes personnes qui peuvent pratiquer l’art en Corée du Nord mais, l’objet produit artistique, quelles sont ses fins en Corée du Nord ? Est-ce que vous pourriez l’éclairer, pour que justement l’auditeur francophone puisse un peu… comprendre les différentes visées et usages de ces productions ?

**Koen :** Ce qui est essentiel quand on commence à lire l’art nord-coréen, c’est que le cadre dans lequel l’art nord-coréen fonctionne est tout à fait différent des cadres occidentaux. C'est-à-dire, là où l’art est un domaine à soi et autoréférentiel dans le monde occidental, en Corée du Nord l’art sert. Il sert au parti, au leader, à la révolution, au peuple. Et donc il y a une vision, l’artiste aspire une réaction du public, et le public le plus important c’est le leader, sinon le parti, sinon la fédération des artistes, qui sont là pour juger la contribution qu’un artiste fait à la société. C’est ça, un artiste contribue au développement de la société, à travers des peintures qui touchent les gens, mais qui les enseignent en même temps. Ils clarifient des idées politiques et idéologiques, ils les rendent plus accessibles émotionnellement. La culture, comme la presse et l’éducation, font partie d’un grand système de propagande - et je dis propagande parce que c’est le mot qu’eux utilisent, mais propagande n’a pas forcément une connotation négative. Quand on le lit dans le contexte nord-coréen, c’est un système qui se dit révolutionnaire. Une révolution c’est pas seulement l’inversion des structures sociales, c’est aussi l’inversion des idées des gens, c’est pour ça que l'éducation, la culture et les médias sont aussi importants. L’éducation et les médias sont là pour convaincre les lecteurs et les enfants, leur apprendre rationnellement et à comprendre la “supériorité” du système nord-coréen. La culture - littérature, films - ont le même but, mais d’une autre façon. D’une façon directe, sensorielle et émotionnelle. Moi ce que je vois dans les peintures, c’est qu’elles vous montrent le quotidien - sauf les peintures historiques, qui nous montrent une certaine interprétation de l’histoire. Mais les peintures du quotidien, nous montrent un quotidien nord-coréen, idéalisé oui, mais pour les Nord-Coréens c’est comme s’ils regardaient leur propre vie. Ce qui est intéressant dans la production d’art nord-coréenne, c’est qu’une des thématiques c’est des gens normaux, des travailleurs, des paysans, au centre de la production d’art. Le petit peuple peut-être sujet du grand art, c’est quand même beau.

**Bryan :** Et maintenant qu’on a parlé vraiment des œuvres en elles-mêmes, question type qui a nourrit tous vos travaux : comment on devient artiste professionnel en Corée du Nord ? Quel est le chemin, le cheminement, la voix dorée, ou l’accès type en tout cas, pour intégrer ces grands studios comme Mansudae ?

**Koen :** ça commence à un jeune âge, tous les enfants ont des cours de dessin. Si un enfant s’amuse à dessiner et que quelqu’un repère qu’il a du talent - et que l’enfant lui même dit qu’il est intéressé de poursuivre de développer ce talent - ils ont l’opportunité d’abord d’aller dans les palais d’enfants jusqu’à leur 16 ans. Après il y a un cours préparatoire pour l’université des arts à Pyongyang. Cette trajectoire est surtout technique : c’est le savoir-faire qu’ils apprennent. Une fois à l’université il y a un deuxième composant qui devient très important c’est l’éducation idéologique. Qu’est-ce que ça veut dire être artiste professionnel en Corée du Nord ? Bien comprendre son rôle dans la société, de l’assumer, et de bien comprendre la voie du parti, la voie politique, et de ne pas dévier. Et de comprendre que la production d’art va être au support du parti. L’art n’est pas supposé être critique, au contraire il est supportif. Ce sont des éloges, pas des critiques.

**Manon :** Ou alors une critique… Je pense peut-être à des tableaux qui dépeignent plutôt la guerre, ou les envahisseurs. Mais encore une fois c’est critique envers les entre guillemets ennemis, mais ça glorifie le parti.

**Koen :** Évidemment, les tableaux d’histoires sont très intéressants parce qu’ils ont deux axes. D’un côté un axe temporel où d’un côté l'histoire coréenne se raconte comme une histoire où le peuple coréen attend l’arrivée du génie de Kim Il Sung, qui va donner une direction à la révolution et qui va la réaliser. Donc on voit l’exploitation par les Yangban, par les Japonais ; on voit un peuple qui ne trouve pas la force de réussir dans la révolution, et puis il y a l’arrivée de Kim Il Sung, et les portes s’ouvrent sur le paradis des travailleurs. Il y a un deuxième axe qui traite de la partie post-révolutionnaire, où la Corée du Nord est dépeinte comme un petit paradis entouré de pays hostiles. On peut voir des peintures de la quasi colonisation de la Corée du Sud, et le peuple sud-corée qui souffre. Ou la situation de la minorité coréenne au Japon, ou même des tableaux qui montrent les enfants sud-coréens adoptés à l’étranger ; pour mieux pouvoir distinguer comment le peuple en Corée du Nord est heureux, sous le bienveillant leader.

**Bryan :** Et si on dépasse le cadre de la pratique artistique professionnelle, le loisir, l'art ou la formation en art, comment se déroule-t-elle pour les autres personnes dans la société ? Pour donner un exemple d’un terrain en Corée du Nord, quand j’avais visité le grand palais des études du peuple, on m’avait indiqué que, et je les avais vu, les classes de langues pour les travailleurs, pour les personnes travaillant dans d’autres domaines et qui voulaient, un peu comme nous on a nos comptes de formations continues, se perfectionner en plus de leur travail dans un autre domaine. Je sais que ça se faisait au niveau des langues étrangères, des mathématiques ou autres en Corée du Nord, et en terme de pratique artistique, comment ça se met en place ?

**Koen :** Le grand palais du peuple, j’ai parlé à des travailleurs là bas aussi, et j’avais l’impression qu’ils avaient été envoyés par le boulot, c’était fonctionnel, ça avait un but. Je ne crois pas qu'on donne des cours d’art au palais du peuple. L’art de ce côté là non, mais il y a un système de cercle culturel dans les lieux de travail. Les travailleurs qui ont un intérêt, qui ont envie de peindre, de dessiner, ils ont la possibilité de le faire là bas. Je sais que des artistes professionnels font parfois des tours de ces cercles pour donner des cours. Il y a une production d’art amateur, il y a même des expositions. Ça fait partie de la vie culturelle.

**Bryan :** Et ça même en province ?

**Koen :** Absolument.

**Bryan :** Parce qu’on parle du dôme Pyongyang. Même en province on a des artistes professionnels ou de la pratique artistique de loisir à côté.

**Koen** : Absolument. On le voit dans les catalogues d’expositions d’art amateur ou professionnel, c’est mentionné d’où viennent les artistes, de quel studio. C’est parfois des studios de province, de ministère, de chemin de fer. Les grandes villes, les capitales de provinces ont des studios, les grandes villes ont des studios… Et du côté de l’art amateur oui, ça vient de partout dans le pays.

**Manon :** Et sur la production des artistes professionnels, on a souvent l’impression que l’art Nord-coréen c’est un bloc, que c’est pas très varié, et en fait on se rend compte que c’est beaucoup plus diversifié et varié. Sur les artistes professionnels, comment la production d’œuvres d’art s'organise-t-elle ? Est ce que par exemple un artiste du studio Mansudae, n’importe quel grand organisme ou organe du parti lui commande un tableau, ou alors lui propose un thème et il le fait ? Ou alors la production est plutôt libre ? Ils ont les grandes lignes de ce qu’ils doivent peindre, ou dessiner, et après ils le font et ils soumettent ? Comment est-ce que la production d'art s'organise ? Où vont les œuvres d’art ? Enfin, l'art est omniprésent en Corée du Nord.

**Koen :** Absolument.

**Manon :** Il est partout, dans n'importe quel bâtiment, on va rentrer on va avoir une peinture.

**Bryan** : Le métro, le métro.

**Manon** : Le métro qui est une œuvre d’art en soi. C’est partout, c’est partout, et effectivement les œuvres d’art sont partout en Corée du Nord, tout comme la chanson… Ma question c’est ça : comment est-ce qu’ils produisent eux, les œuvres d’art ?

**Koen :** Il y a deux trajectoires : d’un côté il y a les commissions qui sont reçues. Par exemple, un musée est rénové, et ils ont besoin de peintures additionnelles. Alors là ils se mettent au travail. Il faut peut être aussi pour les auditeurs ajouter la façon dont j’ai décrit la production d’art avant, selon ces deux axes, ça peut donner l’idée que c’est une production stérile. C’est évidemment une description qui est basée sur une analyse approfondie, mais qui ne dit rien sur les détails, aussi bien techniques, esthétiques, et sur la composition même des œuvres. Il y a une grande créativité. Je vais développer ça en répondant à ta question. Les œuvres qui sont faites sur commissions, c’est clair que c’est pour un certain endroit, et il peut y avoir des spécifications. Reste à l’artiste de l’interpréter, de deviner une composition apte. Évidemment, comme c’est une commission, ça va être à différents stades, proposé, discuté et développé. Et puis pour les expositions nationales, les artistes sont libres de faire quelque chose, ou de ne rien faire. Il y a des années où ils n’ont pas le temps, ils ne sont pas inspirés, donc ils ne font pas de travaux pour l’exposition nationale. Ou bien, ils le préparent pendant plusieurs années, et là c’est la question de trouver un sujet qui est temporel, c’est à dire trouver des thématiques qui sont d’actualité ou d’urgence pour la société, qui font référence à des grands anniversaire dans l’histoire du pays. Tout ça, ce sont des sujets potentiels pour un artiste. Par exemple, cette année-ci on fête l'anniversaire de Kim Il Sung ou Kim Jong Il, donc il y a une raison pour revenir sur les biographies. Ce que les artistes vont certainement faire, c’est aller visiter les archives du parti, lire, et trouver un moment qui est très évocateur sur la personnalité d’un des deux, et de développer ce moment dans une peinture, de visualiser ce moment. Ça peut-être à travers de photos ou de textes. Dans les peintures il ne faut pas être direct, il faut être subtil, donc le sujet ou la scène qu’on choisit ne doit pas être le moment suprême, c’est quelque chose qui est un peu à l’écart, de façon à ce que le spectateur devine. Donc la composition de la peinture est clé, elle fait qu’un spectateur suit la structure de la peinture qui est remplie de clés pour comprendre ce qu’il se passe, l’histoire qui est racontée. On vous montre un moment mais c’est une histoire qu’on raconte. Si c’est bien réussi, c’est un chef d'œuvre.

**Bryan :** On a déjà évoqué dans un épisode précédent les liens qu’il pouvait y avoir entre la peinture en Corée du Nord avec d’autres pays, avec d’autres artistes… On avait parlé notamment de l’héritage russe ou tout du moins soviétique, on avait parlé de quelques échanges avec le Vietnam, le Nord Vietnam. Et donc aujourd’hui est-ce que, il doit très certainement y en avoir, est ce que les artistes en Corée du Nord ont beaucoup d'échanges avec les pays étranger ? Pays amis ou non amis, quel est leur intérêt, et quel est leur rapport avec l’étranger ?

**Koen :** Dans mes conversations avec les artistes, j’ai quand même compris qu’ils ont une bonne connaissance de l’histoire de l’art occidentale. MAis c’est une histoire de l’art occidentale qui passe par l’Union Soviétique et par le réalisme socialiste, et donc coupe tout ce qui est art contemporain, il ne traite pas l’impressionnisme, l’expressionnisme. Ils connaissent le mot mais pas les œuvres. En ce qui concerne le contact avec des artistes étrangers, je sais qu’il y a des artistes nord-coréens qui vont en mission en Chine, en Mongolie, parfois en Malaisie… Est-ce qu’ils ont des contacts avec des artistes là-bas, je ne sais pas. Je viens d’avoir une conversation avec un artiste chinois ici en France, il me racontait que dans les années 80, dans les académies chinoises, des étudiants nord-coréens, et des visites de professeurs d’art nord-coréen.Beaucoup plus tôt dans les années 50, il y avait des étudiant nord-coréens en Union Soviétique. De plus mes contacts avec l’université d’art de Pyongyang, ils ont un intérêt et une envie d’en savoir plus sur l’éducation d’art à l’étranger. Ils ne sont pas forcément fermés sur eux mêmes, même s’ils sont très fiers et convaincus qu’ils doivent suivre leur propre chemin, ça ne veut pas dire qu’on ne peut pas s’infirmer sur ce qu’il se passe ailleurs, sur les techniques et le savoir faire des autres artistes.

**Manon :** Donc ils se renseignent plutôt sur les techniques, plutôt que sur les théories d’art aujourd’hui ? Venue de l’étranger ? Est ce que les Nord coréens s’intéressent plus à la façon dont à l’étranger on peint ou on dessine ? Ou alors sur les théories de l’art, qui sont des choses différentes.

**Koen :** Certainement pas les théories d’art.

**Manon :** Voilà donc plus sur la technique.

**Koen :** Et peut-être la pédagogie, mais ils ont une idée de la façon d’enseigner l’art qui est très classique et académique, et ils cherchent à reconnecter avec ces traditions, et voir comment ça s’est développé en Europe en particulier. Évidemment ils ne se rendent pas compte qu’on ne travaille plus avec l’éducation classique, pour eux c’est bizarre, ils ne comprennent pas le fait qu’on enseigne plus le métier, mais que c’est surtout l’inspiration et la personnalité qu’il faut développer, ça leur échappe.

**Manon :** Mais c’est-à-dire qu’on va vers une professionnalisation de l'artiste. à l’université et dans les palais des enfants quand il s’agit d’apprendre aux enfants. Je me souviens que pendant une de vos conférences à l'EHESS vous aviez montré une classe, et pour dépeindre un peu la photo, il y avait le sujet dans la classe… Vraiment une image tout à fait classique qu’on peut voir souvent dans les films. Il y avait plein de rangées d’étudiants et, vous avez pris la photo où on voit tous les étudiants de dos avec le sujet de face, et on voit tout, tous les dessins, les *sketchs* des étudiants. Ils sont tous en train d’apprendre la technique classique du dessin, c’est-à-dire avoir un sujet on est dans une classe, et il y a probablement un professeur qui vient voir chacun des étudiants et lui dit ‘là t’as mal fait’. Mais pour autant, ils ont une personnalité

**Koen :** Absolument !

**Manon :** C’est très encadré mais ça ne veut pas dire qu'il n' y a pas de patte, que les artistes n’ont pas de personnalité, c’est vraiment… c’est quelque chose qui existe.

**Koen :** Ce qu’on fait dans le trajet d’éducation, c'est vraiment apprendre le métier classique. On commence par le dessin au crayon, on apprend la peinture, les pinceaux, tout ça. C’est vraiment le métier qu’on apprend.

**Bryan :** En Corée du Nord ce qui compte c’est le geste. Au-delà de l’idée même, ce qui fait l’artiste c’est la maîtrise du geste. Après il y a l’intention, ce que le cœur ou l’esprit va mettre dans le geste. Mais aujourd’hui vous allez dans une exposition d’art contemporain en France ou aux Etats unis, ce qu’on va relever, au-delà même de l’aspect plastique et formel, c’est l’intention de l’artiste, c’est son idée. En Corée du Nord je pense que c’est plutôt sa technique, le geste, et la façon dont il va réussir à le transmettre. Peut-être en lien aussi avec ce que vous expliquiez, la fonction très didactique de l’art en Corée du Nord, sa fonction à devoir nous transmettre par les émotions, des sentiments, des appels du pied à soutenir la révolution, à aimer ses parents, les leaders, être une bonne personne… Je pense encore, l’artiste, quelle est la partie intention, la partie artistique et la partie artisanale ? Qu'est-ce qui fait l’artiste ? Au-delà de l’intention et de la conception et de l’idée, mais aussi à travers le geste. Nous en occident on ne le voit plus, mais pour la Corée du Nord le geste compte, ce sont des gens qui ont un don. En France, est-ce qu’on se pose la question du talent plastique ? Je ne suis pas sûr, c’est une vraie critique, je ne suis pas sûr qu’on puisse répondre à ces questions en occident. La Corée du Nord nous apprend beaucoup de choses. Quand on est professionnel de l’art, c’est être capable dans sa capacité technique, de produire et de transmettre quelque chose à travers le pinceau, le burin… J’aurais une question, d’un point du milieu de l’art vraiment, comment les différents interagissent entre eux, et comment par exemple la sculpture interagit avec la peinture, le cinéma… Est-ce qu’il y a des lieux de partage ? C’était une question que je me suis posée quand j’ai visité les studios de cinéma de Pyongyang, il y a ces sculptures en bronze doré qui reprennent des sujets des grands films du cinéma nord-coréen. Il y avait aussi cette énorme mosaïque qui reprend des grands sujets - la petite vendeuse de fleurs - différents thèmes du cinéma nord-coréen retranscrit. Quels sont les échanges, les interactions qu'il y a entre ces différents domaines artistiques ? Le cinéma, le chant, la danse… Et au sein même de la peinture, entre la peinture à l’huile, le *chosŏnhwa…*Y a-t-il de vrais dialogues entre eux ? Ou alors est-ce que c’est très vertical, ça se passe au dessus et donc les commandes viennent donner des rapports entre ces différents domaines, ou est-ce que les artistes discutent et échangent.

**Koen :** Je ne sais pas. D’un point visuel, je constate qu’il y a certainement une influence, j’appelle ça autoréférentialité de l’art. J’ai fait mon dernier séminaire sur l'œuvre d’art totale qu’est la Corée du Nord, qui justement traite sur cette autoréférentialité de l’art. Qui démarre de la vie actuelle, mais qui crée des représentations plastiques en film, et ça devient autoréférentiel. Et donc on voit dans les posters par exemple, pas de scène de guerre même, mais quand on veut faire une référence à la guerre on fait référence au monument de la guerre. C’est le monument qui représente l’histoire, de cette façon il y a des slogans, des posters, dans les films on verra des peintures. Dans ce sens, il y a un contexte visuel qui est créé et qui revient. Qui est partagé.

**Bryan :** Est-ce que c’est une question de légitimité que cherche à gagner l’artiste ? Quand les artistes anciens coréens reprennaient des exemples chinois très anciens et qu’ils en faisaient un poème, une peinture de paysage… On allait chercher vers l’ancien pour apporter une légitimité à sa peinture.

**Koen :** Non, je pense que c’est une question de lisibilité.

**Bryan :** Encore cet aspect très didactique qui revient.

**Koen :** Il ne faut pas qu’il y ait de doute. Contrairement à chez nous, où un chef d'œuvre est réussi quand il sème le doute. En Corée du Nord au contraire, non. La critique d’art va ajouter à ça, dans le sens où la moitié d’une critique d’une peinture, c’est expliquer l’histoire qui est derrière, de façon à ce qu’il n’y ait pas de doutes sur ce qu’on doit lire dedans. Si vous le permettez, j'aimerais revenir sur ce que tu disais Bryan sur le geste. Dans la pédagogie de l’art, on apprend encore le métier. Et en fait on parle des artistes de cette façon : un artiste apprend une langue. Il utilise la langue pour s’exprimer. Un grand chef d'œuvre, c’est l’expression d’un artiste, mais l'expression ne passera que quand il maîtrisera la langue. Maîtriser la langue c’est le métier. Un grand artiste c’est quelqu’un qui sait lire la réalité, la vie, et qui trouve dans la vie un sujet. Donc un artiste c’est quelqu’un qui est ouvert - c’est vrai ici comme ailleurs - sur la vie, qui éprouve la vie de façon beaucoup plus sensible, sensible dans son sens le plus essentiel, les cinq sens. Et donc il observe et absorbe à travers sa peau la réalité, l’interprète, et le transmet sur une toile. C’est ça le talent, et la personnalité va transpirer ici. C’est vrai pour la Corée du Nord comme ailleurs.

**Manon :** Je voulais juste finir sur ce point, ça va pouvoir clore notre discussion. Vous avez travaillé sur la production des discours. On dit que l’art nord-coréen c’est de la propagande. Oui, la propagande c’est un mot qui a du sens, et c'est pas forcément négatif, c’est quelque chose que vous rappelez souvent dans vos travaux. LE fait d’inclure et de traiter la propagande et les discours officiels nord-coréens, comme des matériaux qu’il faut inclure dans nos recherches. J'aime le répéter parce que je l’inclue dans mes propres recherches. Il y a cette phrase qui m’a beaucoup marquée, et je me la redis assez souvent : la propagande c’est la réalité nord-coréenne. C’est une partie de la réalité qu’il faut absolument inclure et traiter, parce que sans ça on ne parvient pas à déchiffrer, étudier, questionner tout un pan de la société nord-coréenne. Il ne suffit pas de dire ‘c’est de la propagande, c’est le parti, il est partout’, et d’avoir ce jugement. Effectivement c’est un jugement qu’on pose sur la propagande à chaque fois. Il faut ôter ce jugement et prendre ça comme une réalité. Quand on parle avec les Nord-Coréens la propagande est partout, donc c’est que c’est quotidien, c’est la vie. Sur ça j’aimerais qu’on revienne un peu dessus, vous ne vous définissez pas comme un historien de l’art mais comme un historien, donc les discours ont une place centrale dans la production de ces œuvres d’arts. J’aimerais qu’on revienne sur ça pour conclure notre émission.

**Koen :** Tout d’abord notre mécompréhension de la propagande commence par : la propagande c’est toujours les autres. Il y a de la propagande dans notre société, mais ça ne s’appelle pas comme ça. Deuxièmement, il n’y a pas qu’une réalité, il y a des réalités. Donc de regarder la Corée du Nord, et de faire la distinction entre la propagande et la réalité c’est mal comprendre d’abord la Corée du Nord, et ce qui est le but de la propagande, c’est de fournir en vocabulaire pour dire la réalité. Ce qu’il se passe en Corée du Nord, et le fait qu’en effet la propagande fait partie de la réalité nord-coréenne, on s’exprime dans un vocabulaire qui est partagé par les autres. On vit dans un contexte qui est défini par la façon dont la vie sociale est organisée. Évidemment la façon dont les Nord-Coréens se comportent, ça a à voir avec la présence d’un secrétaire du parti dans le lieu de travail, c’est quelqu’un qui est très présent, dont nous, de l’extérieur on croit que c’est quelqu’un qui s’impose, mais c'est aussi une personne de confiance. Même chose pour les associations de voisinage. Là aussi on le traite souvent de système de contrôle, mais c’est aussi un système qui organise la vie sociale du bloc d’appartement.

**Manon :** Chez nous on appelle ça un concierge. Ils rendent tout un tas de services dans ces quartiers-là. Effectivement il y a de la surveillance, mais pas seulement.

**Koen :** Pour revenir au discours, ces réalités là structurent la façon dont les gens vont parler. Les slogans, les posters, le journal, la façon dont on répète certaines expressions, ça fait qu’on apprend à s’exprimer à travers ces expressions. Ils ne sont pas vides. Ça me frappe toujours quand je lis les reportages sur la Corée du Nord dans les médias, il y a très peu de journalistes qui font références directes aux sources nord-coréennes. C’est toujours à travers des dépêches qui déjà interprètent. Mais ça vaut la peine de revenir aux déclarations nord-coréennes même parce que c’est beaucoup plus subtil. Même chose quand on travaille sur la Corée du Nord, comment travailler sur la Corée du Nord si on ne lit pas ce que les chercheurs, ou les écrits venant du pays disent sur le sujet ? Ça n'a pas de sens. D’autant plus qu’on a tendance à traiter ça comme de la propagande, et donc on le lit comme si ça n’avait pas de sens. On a même tendance à écarter ce côté rhétorique, qui est aussi de la propagande, et de réduire ce qui est écrit à une sorte d'essence. Mais ça rate complètement l’importance de ce discours, qui est logique, qui a une grande logique, une cohérence, et qui contribue au fait que la Corée du Nord persiste, parce que le discours est très cohérent. Même si vu de l'extérieur la Corée du Nord n’a pas de sens, mais vu de l’intérieur, et dans le discours qu’il produisent, ça a pleinement du sens. Donc faire abstraction de ça, dire ‘ça c’est de la propagande ça ne nous intéresse pas, on peut voir au delà’, non, on a pas compris.

**Manon :** J’aurais pas dit mieux ! C’est le mot de la fin. Merci infiniment Koen pour cet épisode passionnant. Encore une fois, c'est une chance et un honneur de vous avoir eu sur Radio Tangun. On s'est beaucoup reconnus dans votre approche au terrain, et la façon dont vous faites du terrain en Corée du Nord et ça fait beaucoup de bien ! Ça rassurera les étudiants et étudiantes en coréen qui nous écoutent et qui pensent qu’ils ne faut peut-être pas mettre d’affect dans ses recherches.

**Koen :** Il faut de la passion pour faire de la recherche !

**Manon :** Exactement ! C’est ce qu’on se tue à dire, sinon on ne se lève pas le matin. Ca nous a fait très plaisir de vous avoir en tout cas, merci beaucoup.

**Koen :** Je vous en prie.

*[Musique de fin]*

**Bryan** : C’est ainsi que s'achève ce dix-huitième épisode de Radio Tangun. N’hésitez pas à nous faire part de vos retours et à partager autour de vous ce podcast.

**Manon** : On se retrouve le mois prochain pour un nouvel épisode. D’ici là, portez-vous bien et prenez soin de vous et de vos proches. Comme on dit en Corée : *tashi mannal ttaekkaji annyŏnghigyeseyo. tto mannapshida !* (다시 만날 때까지 안녕히계세요. 또 만납시다 !)

**Transcription réalisée par Emilie Nahas**

**Résumé**

Bienvenue sur Radio Tangun, une émission présentée par Bryan et Manon qui questionne, pense, débat et décrypte les trois Corées.

Pour ce premier épisode de 2022, Bryan et Manon reçoivent le professeur Koen De Ceuster, maître de conférences à l’université de Leyde aux Pays-Bas. Historien de formation, Koen nous présente une partie de ses recherches sur la fabrique des artistes en Corée du Nord. Véritable passionné, il nous raconte son parcours et ce qui l’a amené à travailler sur la Corée du Nord, un terrain qu’il connaît très bien puisqu’il s’y rend régulièrement pour y mener ses recherches.

Fort de ses nombreuses rencontres avec des artistes Nord-coréens, Koen a à cœur de travailler avec ses sujets. Une proximité qui lui a permis de tisser de véritables relations de confiance avec certains artistes et d’ainsi produire une recherche singulière, une approche scientifique inspirante et pleine d’empathie, dans un cadre réputé être difficile d’accès, notamment pour les chercheurs.

**\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_**

• Musique : Ehrling - Chasing Palm Trees

https://soundcloud.com/ehrling/chasing-palm-trees-ehrling

• Montage audio et visuels : Julien Saint-Sevin

Pour suivre nos différentes activités, n’hésitez pas à nous suivre sur nos différents réseaux sociaux :

• Site de la Revue Tangun : www.revuetangun.com

• Site de Voyages Tangun : www.voyagestangun.com

• Twitter : @RevueTangun - https://twitter.com/revuetangun

• Instagram : @revue.tangun - https://www.instagram.com/revue.tangun/

• Facebook : Revue Tangun - https://www.facebook.com/revuetangun

• Adresse e-mail : revuetangunpro@gmail.com

**© Revue Tangun**

